



65^e SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2026
FILM DE CLÔTURE

REMEMBERS ET ILIADE & FILMS PRÉSENTENT

ADIEU

AVEC MILO MACHADO-GRANER
ET JANE BEEVER

MONDE

CRUEL

UN FILM DE FÉLIX DE GIVRY

AVEC LA VOIX DE FRANÇOIS

SCÉNARIO FÉLIX DE GIVRY ET MARIE-STÉPH
PIERRE LAGARDÈRE SCÉNARIO ANOUK DELPEUT
ET YANNIS DO COÛTO RÉGIESSON DE PRODUCTION
MAQUILLAGE SARAH DELLACASE CHIFFRE ÉLECTRIQUE
UNE PRODUCTION REMEMBERS ET ILIADE & FILMS EN
NORMANDIE ET NORMANDIE 2026 CMC 10 PRODUCTION DU
GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BE

ERWAN KEPOA FALÉ

REVUE DE PRESSE

AUD TOULON 1^{er} ASSISTANT BRIGEN-MUEN
VIA CORDEY MELANGE DANIEL SOBRINO
OPÉRATRICE ALMIDENA BOYMANNS GUYOT
RAPPEUSE AÏCHÉ CLEMENT JOHANET
D'AVEC LE BOUTIN À LA PRODUCTION DE LA RÉGION
CHANEL 1021 LE BOUTIN DE TAX SHELIER
DON VOUS INTERROGUEZ PLAYTIME

REMEMBERS

ILIADE & FILMS

arte

univ

NORMANDIE

Région
Normandie

Normandie

PLAYTIME

CHANEL

U

Belgian
TAX
SHELIER

sacem

EINEAXE

PROCIREP

ANGOA

CD

diaphana

l'Esprit culture

Adieu monde cruel

Félix de Givry

Un ado harcelé que tout le monde croit suicidé se cache. Et revient à la vie aux côtés d'une douce amie. Naissance d'un cinéaste sensible.



L'expression figée du titre est dénuée d'ironie. Avec son prénom désuet et son patronyme de pharmacien, Otto Vidal veut vraiment en finir avec cette chienne de vie. Harcelé par ses camarades, le collégien a tout prévu : la lettre d'adieu accusatrice – « si ce qu'on apprend dans cette école catho de merde est vrai, je vous attendrai en enfer » – photocopiée et postée aux cinquante-deux élèves de troisième, le hamster innocent relâché dans la forêt avant le

geste fatal et, bien sûr, les effrayants tumultes d'une rivière normande pour noyer à jamais sa douleur. Inapte au bonheur – croit-il –, Otto n'est pas davantage taillé pour embrasser le destin du héros romantique qu'il s'était hâtivement forgé. Sauvé des eaux par on ne sait quel miracle ou pulsion de vie dont il s'ignorait doté, dégoulinant de déshonneur dans une veste en cuir noir trop grande pour lui, le voilà condamné à s'évaporer. Les lettres sont arrivées, le retour, impossible. Débute alors une renaissance, aux bons soins de Léna, une fille de son collègue aussi rousse que douce, qui a surpris le fugueur dans les bois et va l'héberger en secret dans une chambre vétuste de l'hôtel familial.

« L'adolescence ne laisse un bon souvenir qu'aux adultes ayant mauvaise mémoire », écrivait François Truffaut au moment de la sortie de son chef-d'œuvre fondateur et ouvertement autobiographique, *Les quatre cents coups* (1959). Son ombre tutélaire plane sur le premier film de Félix de Givry, réalisateur de 34 ans qui a, lui aussi, choisi de transposer, pour mieux s'en défaire, ses traumatismes d'adolescent victime de harcèlement scolaire. Les cinéphiles s'amuseront donc à relever, disséminés dans le scénario, les hommages à Truffaut et à ses pairs de la Nouvelle Vague. La mère d'Otto est vendeuse de chaussures ? Comme Delphine Seyrig dans *Baisers volés*. Après son suicide raté, Otto tente en vain de récupérer ses enveloppes funestes dans une boîte aux lettres jaune poussin, sans pour autant y glisser une allumette, comme l'Antoine Doinel du même film, voulant faire disparaître une missive compromettante. La voix off omnisciente, joliment littéraire, a été confiée à Françoise Lebrun, inoubliable Veronika de *La Maman et la Putain*, de Jean Eustache. Aucun hasard non plus dans le choix de Lisieux – sa basilique, ses pèlerins, son mystère chrétien –, petite ville provinciale chabrolienne en diable, où le temps semble figé dans les années 1970. Citons encore la superbe partition orchestrale d'Arnaud Toulon dont les thèmes mélancoliques évoquent les envolées d'un Georges Delerue.

En assumant pleinement sa dette truffaldienne, cet authentique film d'apprentissage s'inscrit dans un sillage volontiers rétro, au lyrisme un peu anachronique, qui tranche avec le naturalisme généralement prisé par les primo-réalistes. Peu importe que le couple de collégiens, à l'heure des mouchards numériques, échappe miraculeusement aux molles recherches des adultes : la police et les parents demeurent secondaires, sans pour autant être sacrifiés. En peu de scènes, les personnages des deux mères existent et leurs sentiments – en particulier leur amour parental – ne sont jamais niés. Pendant qu'Otto et Léna s'approprient l'un l'autre, une marche blanche s'organise. Elle préfigure le retour du réel, après cette parenthèse hôtelière au cours de laquelle les petits fugitifs, repliés sur eux, s'apprennent mutuellement à s'ouvrir au monde extérieur, à s'éloigner de la douleur et à éprouver, sans doute pour la première fois, l'envie de vivre. Et où le charme opère grâce à l'alchimie du couple de jeunes acteurs : le néo-Antoine Doinel est interprété avec autant de candeur que de noirceur par Milo Machado-Graner, révélé en fils malvoyant et extralucide dans *Anatomie d'une chute*, de Justine Triet ; la débutante Jane Beever irradie dans le rôle de Léna.

La dimension onirique du récit doit beaucoup au choix de la pellicule 16 millimètres, format aujourd'hui considéré comme obsolète, qui confère aux nombreuses scènes nocturnes un supplément d'âme, un grain presque apaisant, consolateur. Il faut saluer le travail du jeune chef opérateur Tara Jay Bangalter (24 ans à peine), qui, en disciple revendiqué de l'immense directeur de la photographie Pierre Lhomme (1930-2019), montre qu'il sait si bien sculpter l'obscurité. S'ouvrant sur une séquence de poursuite de nuit dans les rues de Lisieux, le film prend ainsi la forme symbolique d'un trajet vers la lumière, du noir vers le blanc, en passant par une escapade solaire mais tamisée sur une plage normande. Le point de bascule se situe exactement à mi-parcours. Au terme d'une nuit

d'errance et de conversations ininterrompues, Otto et Léna admirent, perchés sur le toit d'un immeuble, la naissance de l'aube. « Il ne peut pas se passer que des choses mauvaises, il y a forcément des choses belles qui vont arriver. Je ne peux pas rater ça », dit-elle, avant de poser la tête sur l'épaule de son confident et d'échanger un baiser, le premier. Alourdie de musique, la scène aurait pu être mièvre. Silencieuse, elle est déchirante.

► Jérémie Couston

[France (1h34)] Scénario : F. de Givry et Marie-Stéphane Imbert. Avec Milo Machado-Graner, Jane Beever, Françoise Lebrun, Maïa Sandoz, Emmanuelle Destremau.

Adieu monde cruel possède la grâce des premiers films réussis. Présenté en clôture de la Semaine de la critique à Cannes 2026, ce long-métrage sensible et délicat marque les débuts prometteurs du réalisateur Félix de Givry. Le film suit Otto, 14 ans, élève harcelé qui tente de se suicider avant de se terrer dans un couvent abandonné, cherchant à disparaître aux yeux du monde. Ce conte adolescent, à la fois intemporel et ancré dans une réalité brute, évite tous les pièges du misérabilisme grâce à une belle direction d'acteurs et une mise en scène subtile.

Au cœur du film, Milo Machado-Graner, révélé dans *Anatomie d'une chute*, confirme son talent avec une présence sensible. À 17 ans, l'acteur avance avec une assurance singulière, sans jamais forcer le trait. Son Otto, affublé d'un blouson de cuir rétro, devient une sorte de spectre. Le scénario, cosigné par Givry, séduit par ses dialogues justes, parfois un peu vieillots. *Adieu monde cruel* s'affirme comme un film de la retenue et de la grâce discrète. Il explore les tourments de l'adolescence avec une pudeur rare, sans jugement ni démonstration. Son ambition ne se départ jamais d'une certaine délicatesse.

« Adieu monde cruel »

Drame de Félix de Givry

Avec Milo Machado-Graner, Jane Beever

Durée : 1h33

Notre avis : ●●●○

« Je n'ai pas voulu faire un film nostalgique, mais plutôt rendre hommage à un cinéma possédant un rapport au monde aujourd'hui disparu »

CULTURE

Un conte lyrique et poétique sur l'adolescence

Le film de Félix de Givry suit Otto, qui, aidé par une amie, tente de se cacher après une tentative de suicide ratée

ADIEU MONDE CRUEL



About, fatigué de sa profonde solitude existentielle, de ce sentiment qui l'habite de se sentir nulle part à sa place, surtout pas chez ce père banquier dont sa mère s'est séparée et qu'il préférerait ne plus voir, lassé surtout du harcèlement constant subi de la part de quelques camarades mal intentionnés jusqu'au cœur de la nuit dans les rues de Lisieux (Calvados), Otto (Milo Machado-Graner), 14 ans, envoie un jour, par La Poste, une missive accusatrice à une cinquantaine d'élèves de son collège.

Il pose notamment les mots suivants : « *Quand vous lirez cette lettre, je serai déjà mort. C'était la seule chose à faire parce que la mort, c'est juste une fois, mais la vie, c'est tous les jours.* » Quelques heures plus tard, il met son plan à exécution, se jette d'un pont dans une rivière agitée, mais le courant le ramène bien vivant sur le rivage. Comme si le destin avait décidé de lui offrir une seconde chance.

Otto se réfugie alors dans un foyer religieux à l'abandon à la périphérie de Lisieux. Puis, très vite, alors que sa disparition fait la une des journaux et que son portrait est placardé partout en ville, le garçon est recueilli par Léna (Jane Beever), une adolescente qui fréquente le même collège, dans une chambre désaffectée de l'hôtel de sa mère. Celle-ci est décidée à le cacher et à préserver son secret.

Avec son premier long-métrage, *Adieu monde cruel*, sélectionné en mai à la Semaine de la critique, Félix de Givry ravive la flamme d'un cinéma français qui délaisse le naturalisme pour embrasser une fibre plus romanesque. On pense ici à certains longs-métrages fiévreux de François Truffaut (*Les Deux Anglaises et le Continent*, 1971) ou d'Arnaud Desplechin (*Trois souvenirs de ma jeunesse*, 2015), deux réalisateurs qui ont porté haut l'art épistolaire sur grand écran. C'est d'ailleurs sur une seconde lettre

bouleversante, dont on se garde à contrecœur de déposer ici quelques extraits, que se terminera cette histoire de fuite.

Une fougue lyrique traverse tout le film. On la retrouve dans la voix off présente et posée de Françoise Lebrun, narratrice qui prend en charge les avancées du récit et les états d'âme des deux personnages. Mais aussi dans la bande-son signée Arnaud Toulon, le compositeur tout juste primé aux Césars pour son travail sur le film d'animation *Arco*, coscénarisé par Félix de Givry. Pour *Adieu monde cruel*, celui-ci a imaginé un thème romantique d'une grande beauté, avec du piano et des cordes, décliné à plusieurs moments-clés pour libérer la charge émotionnelle du récit.

Une certaine vibration

Le générique qui ouvre le film avec son esthétique légèrement désuète, passant chaque nom d'un blanc un peu vintage à un bleu d'une typographie plus moderne, offre au spectateur une première indication. *Adieu monde cruel* embrassera le trajet d'une métamorphose avec une grande fluidité. Le conte initiatique partira de la nuit pour retrouver peu à peu la lumière, avec un goût prononcé pour ces moments où l'obscurité laisse place à l'aube.

Tourné en pellicule 16 mm, le film a une texture particulière, avec cette image en grain qui renforce son aspect intemporel. La ville de Lisieux dégage d'ailleurs un charme un peu suranné. Félix de Givry a gommé les signes qui ancreraient *Adieu monde cruel* dans notre époque. Les personnages passent davantage de temps avec des livres et des journaux que sur un téléphone, sinon fixe. Leurs vêtements ne renvoient pas à la mode contemporaine.

Ce qui intéresse Félix de Givry, c'est de saisir une certaine vibration de l'adolescence. La sienne, sans doute, comme celle des enfants d'aujourd'hui. A commencer par ce rapport plus intense à l'existence. La vie, la mort,

l'amour. Avec Léna, Otto se construit un refuge à l'abri d'un monde qu'il juge hostile. Tous deux de nature effacée soudain font des étincelles. Le temps de quelques semaines, ce cocon est pour eux tout l'univers. Ils vivent chacun pour ces moments de retrouvailles qui s'étirent, où l'intimité ne fait que grandir par la magie des mots. « *Otto et Léna découvraient qu'il y avait tant de choses à dire, eux qui jusque-là étaient restés si longtemps silencieux* », souligne la voix de Françoise Lebrun.

Les deux adolescents confrontent leur histoire, leur mal-être, leurs conceptions du monde, se surprenant autant de leurs similitudes que de leurs différences. Petit à petit, ils s'inventent un présent romanesque, avec leurs secrets, leurs rituels, et bientôt peut-être un futur, la tentation de disparaître ensemble, pour renaître loin des pesanteurs du quotidien. A moins que la réalité ne finisse par les rattraper, ou le hasard leur jouer un mauvais coup.

Milo Machado-Graner et Jane Beever incarnent ces deux êtres fragiles – lui, brun ténébreux, un peu figé ; elle, rousse lumineuse, plus exaltée – avec poésie et justesse. *Adieu monde cruel* joue habilement des contrastes pour faire ressortir chaque détail, que ce soit dans le rapport du film au son, aux éclairages, aux silences, aux jeux d'échelle dans les cadrages, du lointain au plus proche. Otto et Léna baignent, pendant une partie du film, dans l'obscurité, ce qui met en valeur cette lumière qui inonde leur visage, comme si elle émanait de leur âme. « *Je ne crois pas qu'il peut y avoir que des choses mauvaises, il y a forcément des choses belles aussi. Je ne peux pas rater ça, tu comprends ?* », interpelle Léna. La réussite du film donne très envie de lui donner raison. ■

BORIS BASTIDE

Film français et belge de Félix de Givry. Avec Milo Machado-Graner, Jane Beever, Emmanuelle Destremau, Françoise Lebrun (1 h 33).

Culture & Tendances

EN SALLES



Milo Machado-Graner (Otto).

ARTE FRANCE, REMEMBERS, ILADE ET FILMS UMEDIA

L'ado en fuite

D'abord acteur puis producteur, Félix de Givry signe un premier film particulièrement réussi et attachant.

ADIEU MONDE CRUEL ★★★★★

Il était une fois un ado de 14 ans, Otto, qui, pour en finir avec le harcèlement dont il est victime, se résout à se suicider. Mais le destin en décide autrement et c'est une certaine Léna, et non la mort, qu'il trouve sur son chemin. Elle le recueille en secret dans l'hôtel que tient sa mère à Lisieux et ils vont passer ensemble de l'ombre à la lumière, des affres de l'adolescence aux délices d'une histoire d'amour placée sous le signe de la clandestinité. Le tout raconté de temps à autre par une voix off, celle de la merveilleuse comédienne Françoise Lebrun. Cette dernière, emblématique du cinéma français des années 1960, fait ainsi la jonction avec la nouvelle vague, à laquelle le cinéaste rend un hommage aussi appuyé que délicat et pertinent. Les fantômes de François Truffaut, Jean-Luc Godard, Jacques Rivette

ou bien Robert Bresson planent sur le film de Félix de Givry sans jamais l'alourdir ou l'étouffer. Les références sont bien présentes, mais elles n'empêchent rien et surtout pas l'émotion de poindre régulièrement. En confiant le rôle principal au formidable Milo Machado-Graner, que l'on avait découvert dans *Anatomie d'une chute* de Justine Triet, le cinéaste a visé juste. Le jeune acteur confère au personnage sa sensibilité à fleur de peau en cultivant également ce léger détachement qui en fait le digne et malicieux héritier d'Antoine Doinel. Quant à Jane Beever, qui lui donne la réplique, elle est parfaitement à sa hauteur. Et la lumineuse scène finale dit tout des intentions bienfaisantes d'un film aux allures de conte enchanté. ■ **Aurélien Cabrol**

Un film de Félix de Givry, avec Milo Machado-Graner, Jane Beever, Emmanuelle Destremau, Maïa Sandoz, Françoise Lebrun. 1 h 33. Sortie mercredi.

«Adieu monde cruel», rien ne sert de mourir

Evocation ultrasensible de l'adolescence, le délicat premier film de Félix de Givry suit la fugue d'un garçon qui a raté son suicide, réfugié dans l'hôtel d'une camarade de classe.

A voir 14 ans, c'est attendre que la vie commence enfin, mais aussi rêver qu'elle s'arrête, espérer comme un pur, se planquer, subir, promettre pour l'éternité. Quitter l'adolescence, c'est oublier un peu ces états d'absolu que réveille le beau premier long métrage de Félix de Givry. Ça commence dans la nuit, un collégien fuit les garçons qui le persécutent. Il se cache, il voudrait disparaître. Se supprimer ressemble à une bonne idée. Ce n'est même pas triste, c'est juste comme ça. Otto Vidal porte un nom de *Bildungsroman* à crêcher dehors (phonétiquement, une espèce d'Antoine Doinel réincarné par Milo Machado-Graner, l'enfant miracle d'*Anatomie d'une chute*), et fait penser à un spectre en blouson de cuir, idée intemporelle du gamin en fugue. Jeté d'un pont à l'aube, son cartable sur le dos, le suicidaire survit. Raté. Comme il a déjà signé et justifié son geste, dans une lettre

d'adieu vengeresse envoyée à toute sa classe, il décide de s'évaporer. Un monastère à l'abandon lui servira de tanière, pendant qu'aux infos, les journalistes donnent la disparition tragique d'Otto Vidal.

Terminus. A ce stade, il est possible que le spectateur fouille encore l'écran des yeux à la recherche d'un téléphone portable, d'un modèle de voiture... Tout indice à même de préciser l'époque où s'inscrit ce conte préservé de TikTok, empreint d'une nostalgie certaine pour un cinéma d'antan. Son classicisme pourrait passer pour une préciosité, anachronique y compris au regard de l'adolescence de son auteur de 34 ans. Sauf que le film dessine une idée du terminus de l'enfance qui rappellera des choses à toute personne ayant fait carrière, fugace par définition, dans l'âge terrible. Quintessencier n'est pas mentir. *Adieu monde cruel* offre à la vie secrète des jeunes, narrée en voix off par Françoise Lebrun, les couleurs et décors qu'elle mérite, nuits bressoniennes et blancs de rêves au diapason de leurs affects, rendus extrasensibles par la pellicule 16 mm (photographie à tomber de Tara-Jay Bangalter). Cela se passe l'éclair d'un hiver, sous le crachin d'une ville de Normandie. Les contingences réalistes (désespoir des parents, enquête de police...) sont mises

à distance du récit, très peu tenté d'emprunter le chemin d'un spot de prévention contre le harcèlement scolaire. La voie libre, il peut approfondir ce qui reste. Comme ce fantasme d'invisibilité accompli : qui n'aurait pas vendu son Biactol à l'âge d'Otto pour assister à ses hommages post-mortem ? S'enivrer des remords de ses ennemis inconsolables, se savoir si important et disparu pour la vie ?

Un soir, le fugitif est surpris par une camarade de l'école, fille d'hôtelière solitaire. Visiblement ravie de devenir la gardienne d'un secret si terrible, Léna (Jane Beever, des airs d'Agathe Bonitzer à l'époque de *la Belle Personne*) décide de le cacher dans la pension familiale, où elle lui tient compagnie au cours de rendez-vous réguliers, dans la chambre située sous la sienne. Il y aurait matière à s'arrêter sur les différentes chambres du film, pièces sacrées de l'adolescence qui valent bien un royaume. De la même manière, Félix de Givry donne à son modeste périmètre romanesque des dimensions d'univers. L'envie de mourir passe avec l'envie d'être amoureux, c'est aussi bête, mystérieux, rempli d'espoir que ça.

Confinement. Avec leurs beautés laiteuses et gravité mortelle dans les yeux, Otto et Léna s'inventent une petite conjugalité chaste et clandestine, jusqu'à miniaturiser une

vie d'adulte où l'on rentre le soir pour lire le journal et vider des sacs de course. A certains, le film ne manquera pas d'évoquer un souvenir déréalisé du confinement, romantisé par un âge où l'on a de toute façon envie de mettre le nez dehors comme de se pendre. Bien entouré, Félix de Givry a déjà un parcours de pointe. A son actif d'acteur-réalisateur-producteur trente-

naire: le rôle principal d'*Eden* de Mia Hansen-Love en 2014 sur les débuts de la French Touch, un éphémère label de musique (feu Pain Surprises), et surtout une boîte de production avec Ugo Bienvenu, partenaire créatif dont il co-scénarisait le très beau film d'animation *Arzo* et avec qui il partage, outre le compositeur césarisé Arnaud Toulon, une foi dans un artisanat

de cinéma qui nous charme et rajeunit.

SANDRA ONANA

ADIEU MONDE CRUEL

de FÉLIX DE GIVRY

avec Milo Machado-Graner,
Jane Beever... 1h33.



Milo Machado-Graner en ado torturé dans *Adieu monde cruel*. PHOTO DIAPHANA

Les Echos

Dans son premier film, Félix de Givry accompagne le retour à la vie d'un adolescent porté disparu. Un cheminement qu'il met en scène avec grâce et au rythme d'une bande originale bouleversante.

Il était une fois... Félix de Givry

Chloé Caye

Félix de Givry porte de nombreuses casquettes : d'abord brièvement acteur, il a notamment joué dans « Eden » de Mia Hansen-Love en 2014. En 2018, il fonde le studio Remembers avec Ugo Bienvenu. Avec la participation de Natalie Portman, les deux amis produisent et coécrivent « Arco », long-métrage d'animation réalisé par Ugo Bienvenu qui a cumulé plus de 400.000 entrées en France et remporté deux César en début d'année.

Aujourd'hui, Félix de Givry réussit son passage à la mise en scène avec « Adieu monde cruel », un film remarqué à la Semaine de la Critique, au dernier festival de Cannes.

Jeux d'enfants

Sans être strictement autobiographique, le scénario s'appuie sur des souvenirs. Adolescent, Félix de Givry avait subi quelques moqueries. Pourtant, il a du mal à se reconnaître dans les films sur le harcèlement. Souvent, ils sont trop grossiers : on fait des croche-pattes ou on pousse la tête dans les toilettes ; la réalité n'est-elle pas moins grandiloquente, et donc plus violente ?

C'est cette réalité que vit son personnage, Otto Vidal, un jeune garçon de 14 ans. Harassé par ses camarades, il décide d'en finir avec leur cruauté et adresse à toute sa classe une lettre d'adieu. Mais lorsqu'il tente de se suicider,

Otto échoue. Comment retourner à la vie alors que tout le monde vous croit mort ? Tel est l'objectif du harcèlement : persuader sa victime qu'il n'a pas le droit d'exister. Cependant, si tout le monde le pense mort, Otto doit quand même survivre. Et dans l'une de ses cachettes, il rencontre Jane, une adolescente de sa classe. En secret, ils peuvent vivre hors du monde et de ses règles, s'inventer un quotidien sur mesure, à hauteur d'enfants.

Félix de Givry n'infantilise jamais ses personnages. Car c'est justement lorsqu'ils se retrouvent seuls qu'ils peuvent se comporter avec maturité : ils existent pour eux et non plus pour les adultes. Propre de la nostalgie, le temps se dilate et se dissout simultanément. On ne sait plus combien de jours Jane et Otto passent ensemble. Ce qui compte, ce sont ces changements introspectifs et minuscules qui s'opèrent en eux. Le cinéaste filme cet éveil avec toute la pudeur et la délicatesse nécessaires. Car ce que Félix de Givry essaye de capter tient du miracle : un jeune homme qui reprend goût à la vie.

Cinéaste cinéphile

« Adieu monde cruel » se différencie donc d'autres œuvres sur l'adolescence par son traitement des personnages mais aussi par son approche cinématographique. La voix off de Françoise

Lebrun ancre le film dans la tradition du conte. Ce désir d'histoires et ce plaisir de les raconter transparaissent dans l'usage de la pellicule, qui imprime au film une apparence joliment datée. A cette texture d'image vient s'ajouter la musique, magnifiquement composée par Arnaud Toulon (César de la meilleure musique pour « Arco »). La bande originale travaille également le registre du merveilleux, avec des sonorités mélodieuses et douces.

Dans ces images et ces notes, on perçoit l'amour de Félix de Givry pour toutes les possibilités qu'offre le cinéma. Certains y verront l'influence de Truffaut, d'autres celle de Pialat ; on y perçoit les traces des années 1960, mais aussi 1970. Ce réseau de références bien digérées par « Adieu monde cruel » ne fait finalement que confirmer la sensation d'être face à un cinéaste intelligemment cinéphile et qui vient, lui aussi, d'ajouter une pierre, très précieuse, à l'édifice du cinéma français.

FILM FRANÇAIS

Adieu monde cruel

De Félix de Givry. Avec Milo Machado-Graner, Jane Beever et Emmanuelle Destremau. 1 h 33.

CULTURE

L'adolescence entre ombres et lumière

— À travers ce récit d'une fugue adolescente, Félix de Givry signe un très beau film sur le mal-être des jeunes et rend un hommage émouvant au cinéma de la Nouvelle Vague.

— Un film porté par deux jeunes acteurs en état de grâce, Milo Machado-Graner et Jane Beever.

Adieu monde cruel ★★★

de Félix de Givry

Film franco-belge, 1h33

« C'est une histoire qui commence par la fin et finit par le début. » Dès l'ouverture du film, la voix off de Françoise Lebrun donne la tonalité de ce premier long métrage. Tout comme la texture granuleuse de l'image et cette petite musique légère qui ponctue le récit et nous ramène immédiatement à une autre époque du cinéma. Celle des années 1960 et de la Nouvelle Vague à laquelle le jeune réalisateur rend ici hommage, jusque dans la typographie du générique et du mot « fin » inscrit sur la dernière image figée.

Est-ce parce que ce récit d'une fugue adolescente renvoie inévitablement aux *Quatre Cents coups* de François Truffaut ? Ou qu'il s'agit d'une manière pour le réalisateur Félix de Givry, par ailleurs scénariste et producteur du film d'animation *Arco*, de brouiller les frontières temporelles et de rendre son propos universel ?

Un peu à la manière d'un conte ou d'une fable auquel la présence quasi fantomatique de son héros apporte sa singularité, de même qu'un parti pris esthétique fort fait de contrastes, entre ombres et lumières.

Il y a de fait peu d'indications dans le film sur l'époque de l'histoire. Celle-ci se déroule dans une petite ville de province un peu vieillotte, avec son école catholique et son hôtel-restaurant bon marché qui accueille clients de passage et pèlerins (nous sommes à Lisieux, finira-t-on par deviner). Seul le point de départ du film, le harcèlement scolaire, l'ancre dans notre temps. Encore celui-ci est-il seulement suggéré dans une époustouflante scène d'ouverture où le simple bruit d'une cavalcade dans des rues à peine éclairées et la terreur d'un garçon se cachant de ses agresseurs suffisent à poser le décor.

C'est au lendemain de cette poursuite qu'Otto Vidal, 14 ans, décide d'envoyer une lettre

d'adieu à tous ses camarades de classe avant de se jeter d'un pont dans la rivière. Mais la vie est tenace à cet âge-là, et le garçon ressort ruisselant de cette tentative de suicide ratée. Dans l'impossibilité de stopper la distribution du courrier fatal, humilié par cet échec, il préfère se terrer dans un foyer désaffecté, sortant seulement la nuit pour récupérer de la nourriture dans les poubelles de l'hôtel voisin. C'est là que Léna, une collégienne de son âge, le reconnaît et, alors que sa disparition fait la une de tous les journaux, le cache dans une des chambres inoccupées de l'hôtel tenu par sa mère plutôt que le dénoncer.

Entre les deux adolescents se noue dès lors une relation à part. À l'écart du monde, elle peut s'épanouir loin du regard des autres, spontanément, sans jugements ni faux-semblants et contient en elle la promesse d'un nouveau commencement. Toute la beauté et le charme du film de

Félix de Givry tiennent dans ce récit d'apprentissage inversé qui va de l'ombre à la lumière, réarrimant progressivement son héros à la vie. Une façon de traiter la question très actuelle du mal-être des jeunes tout en la situant dans un ailleurs métaphorique. Un temps suspendu qui permet à Otto d'accomplir sa mue.

La réalisation est à l'unisson de son sujet, la caméra scrutant d'abord les ténèbres dans lesquels est plongé Otto, simple silhouette

filmée à contre-jour ou à moitié cachée derrière des murs et des portes. Face à lui, Léna, chevelure de feu et physique de madone, irradie. C'est elle qui le sortira progressivement de son enfermement, lui permettant pour la première fois, dans une magnifique scène où ils se retrouvent perchés sur un toit, d'entrevoir enfin un horizon possible.

Milo Machado-Graner, l'enfant d'*Anatomie d'une chute* de Justine Triet, et Jane Beever, vérita-

ble révélation du film, interprètent avec une grande justesse leurs personnages, jouant des silences autant que des dialogues pour évoquer la naissance de leurs sentiments. Dans une économie de moyens qu'il a su transformer en force, Félix de Givry parvient magnifiquement à insuffler à son film tout l'élan vital de la jeunesse.

Céline Rouden

repères

Félix de Givry
et Ugo Bienvenu,
un duo prometteur

2013. Félix de Givry et Ugo Bienvenu se rencontrent sur le tournage d'*Eden*, de Mia Hansen-Love. Le premier y est acteur, le second s'occupe de la conception de décors et du générique du film.

2018. Ils créent ensemble leur société de production et d'animation, Remembers.

2025. Sortie d'*Arco*, réalisé par Ugo Bienvenu, produit et co-scénarisé par Félix de Givry. Le film est couronné par le Cristal du long métrage au Festival d'Annecy et par le César du meilleur film d'animation et de la meilleure musique originale. Il est nominé aux Oscars.

2026. Félix de Givry (34 ans) sort son premier long métrage produit par Ugo Bienvenu (39 ans). Il est présenté hors compétition en clôture de la Semaine de la critique lors du dernier Festival de Cannes.

*Un récit
d'apprentissage
inversé qui
réarrime
progressivement
son héros à la vie.*

Adieu monde cruel

de Félix de Givry

Otto, 14 ans, harcelé par des camarades de classe, a décidé d'en finir avec la vie : après avoir expédié une lettre d'adieu à chaque élève, il passe à l'acte... et survit. Sur un postulat au haut potentiel grinçant, un conte tendre sur la solitude de l'adolescence.



*** Un temps comédien (il tenait le rôle principal du très beau *Eden* de Mia Hansen-Løve), Félix de Givry est passé à l'écriture et à la production, avec un succès marquant à son actif : *Arco* d'Ugo Bienvenu. Avec *Adieu monde cruel*, il passe derrière la caméra. Un film de 2026 peut-il encore convoquer avec sérieux les fantômes de la Nouvelle Vague ? Antoine Doinel pourrait-il se découvrir un petit frère égaré à travers le temps ? *Adieu monde cruel* répond positivement, et avec la manière, à ces deux questions. Au terme d'une ouverture portée par la sublime musique d'Arnaud Toulon et la photo envoûtante de Tara-Jay Bangalter, on sait qu'un cinéaste est né, porteur d'un univers détaché des modes. Nous sommes ici dans le domaine du conte initiatique : la "malchance" initiale de l'ado se transforme en opportunité précieuse, puisqu'elle provoque sa rencontre fortuite avec une camarade de son âge. Une rencontre qui constitue la réunion de deux solitudes, deux fragilités. "Ensemble on est plus fort", pourrait se contenter de crier le film. Mais non : il suit l'appropriation mutuelle de ses deux protagonistes, la confiance délicate qui naît entre eux. Puis, à travers leur complicité, peut-être aussi un sentiment amoureux. Félix de Givry passe du "coming-of-age movie" au pur mélodrame avec une élégance déconcertante, laissant sa mise en scène, d'abord intimiste, se faire de plus en plus romanesque pour évoquer le désir de fuite (en avant) d'Otto et de Léna, leur choix de sacrifier une partie de leur vie. Ce titre si ironique et grinçant qu'est *Adieu monde cruel* pourrait désigner les moments les plus sombres de l'adolescence, ceux qu'Otto et Léna ont la chance, parce que le hasard l'a bien voulu, de traverser ensemble. Sans aucune naïveté, le réalisateur nous dit aussi que, parfois, les histoires d'amour n'ont pas à finir mal. **_Mi.G.**

CONTE

Adultes / Adolescents

♦ GÉNÉRIQUE

Avec : Milo Machado-Graner (Otto Vidal), Jane Beever (Léna Mallet), Maïa Sandoz (Anne Mallet), Emmanuelle Destremau (Sophie Vidal), Erwan Kepoa Falé (Henrik), Noé Vergauwen (Noé), Lucien Louguet (le lycéen lettré), Alma Jodorowsky (la journaliste TV au lycée), Catherine Artigala (la professeure de SVT), Gaëlle Bidault (la professeure d'espagnol), Cédric Terreau Barrassin, Liam Mourrain-Pesnel, Seif Aouaita, Dylan Conan, Octave Decoster, Mathieu Lajzerowicz, Louise Tchakikian, Christiane Bopp, Philippe Lelias, Laurent Beyer, Marcel Baclet, Romain Cointet, Nathanaël Frérot, Ronan Ledru, Jacques Jacob, Corinne Jacob, Johannes Oliver Hamm, Karin Oberndorfer, Vincent Leprêtre, Victor Miscoi, Micha Miscoi, la voix de Françoise Lebrun (la narratrice).

Scénario : Félix de Givry et Marie-Stéphane Imbert **Images :** Tara-Jay Bangalter **Montage :** Sanabel Cherqaoui **1^{er} assistant réal. :** Pierre Lagardère **Musique :** Arnaud Toulon **Son :** Lucas Doméjean, Yannis do Couto, Flavia Cordey et Daniel Sobrino **Décors :** Almudena Brymans **Costumes :** Léa Forest **Casting :** Elsa Pharaon **Production :** Iliade & Films et Remembers **Coproduction :** uMedia **Producteurs :** Manon Messiant, Ugo Bienvenu et Félix de Givry **Coproducteurs :** Cloé Garbay, Bastien Sirodot, Julia Gabreau et Laurent Jacobs **Dir. de production :** Jean-Philippe Rouxel **Distributeur :** Diaphana.

93 minutes. France - Belgique, 2026

Sortie France : 9 septembre 2026

♦ RÉSUMÉ

Victime de harcèlement, Otto, 14 ans, rédige une lettre d'adieu avant de l'envoyer à tous les élèves de son établissement. Con vaincu de vouloir mettre fin à ses jours, il se jette d'un pont, mais survit à sa tentative de suicide. Persuadé que personne ne peut désormais savoir qu'il est encore en vie, il choisit de disparaître. Tandis que sa lettre bouleverse la ville et que les recherches s'organisent, Otto erre dans les rues et se nourrit en fouillant les poubelles. Une nuit, Léna, une camarade de collège, le reconnaît. Gardant son secret, elle lui propose de se cacher dans une chambre inoccupée de l'hôtel tenu par sa mère.

SUITE... Peu à peu, elle lui apporte de quoi vivre et les deux adolescents nouent une relation de plus en plus intime. Alors que la ville continue de pleurer Otto au cours de marches blanches, les deux adolescents tombent amoureux et projettent de disparaître ensemble. Mais un violent orage les contraint à repousser leur départ. Le lendemain matin, le chien de la mère de Léna alerte un employé en grattant devant la chambre. Profitant d'un moment d'inattention, Otto s'enfuit seul avec ses affaires afin de ne pas compromettre Léna. La jeune fille sombre dans une profonde détresse et est hospitalisée. Apprenant la nouvelle, Otto lui adresse une lettre dans laquelle il annonce sa décision de mettre un terme à sa cavale et de se rendre. Lors d'une marche organisée en sa mémoire, il assiste anonymement à l'hommage et croise le regard de sa mère.